

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62701

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rature française et étrangère». S. Eichhorn-Jung présente chacun des acteurs principaux de la feuille littéraire dont on aurait aimé une notice plus précise qui fait défaut, en particulier pour sa dernière période après 1780. L'analyse du contenu de la »gazette« de littérature jusqu'en 1780 forme la seconde partie de l'ouvrage: il s'agit pour l'essentiel d'un journal de comptes rendus. Les graphiques fournis par l'auteur montrent une nette prédominance des ouvrages publiés en France. La faible part de la librairie hollandaise s'explique certainement par la pratique des fausses adresses typographiques auxquelles l'auteur ne prend pas garde: la forte présence de la librairie »anglaise« s'analyse par l'habitude hollandaise de se cacher sous une adresse londonienne. Les statistiques fournies sont donc discutables. Quant aux positions de la gazette, elles correspondent en ces années qui précèdent la Révolution à ce que l'on pourrait appeler les Lumières modérées. Une comparaison avec d'autres périodiques contemporains n'aurait pas été inutile. Néanmoins, le journal exprima avec Castilhon, ancien rédacteur du »Journal encyclopédique«, des idées un peu plus progressistes qu'avec Dubois-Fontanelle, journaliste de l'»Année littéraire«. Les comptes rendus sévères des ouvrages de d'Holbach, dont en 1770 »le Système de la nature«, correspondent en gros à ce que l'on trouve dans la presse européenne à l'égard de ce brûlot athée. S. Eichhorn-Jung analyse assez longuement les positions du journal dans tous les domaines de ses interventions: sauf un intérêt marqué pour la production intellectuelle allemande de plus en plus sensible – grâce à Formey sans doute, mais qui était strictement francophone –, la »Gazette universelle de littérature« est un bon exemple de la presse de langue française en Allemagne, suffisamment originale pour attirer les abonnés, mais modérément progressiste pour ne pas inquiéter les puissants.

François MOUREAU, Paris

Wilhelm HAEFS, *Aufklärung in Altbayern. Leben, Werk und Wirkung Lorenz Westenrieders*, Neuried (ars una) 1998, 1178 p.

Issue d'une thèse soutenue à Munich en 1986, cette très volumineuse étude (760 p. de texte, près de 300 p. de notes, une centaine de pages de bibliographie) est le premier ouvrage prenant en compte la totalité de l'œuvre de Lorenz Westenrieder (1748–1829), un des principaux *Aufklärer* munichoïses. Très célèbre en son temps, membre de la section d'histoire de l'Académie des Sciences de Munich à partir de 1777, sacré »écrivain national« bavarois un an après sa mort, Westenrieder fut toutefois bien vite condamné au rôle de gloire locale, victime du paradigme de littérature nationale dominant la germanistique. Il est vrai que s'il fut au contact de nombreux *Aufklärer* du Nord protestant, il n'est jamais devenu une figure de ralliement comme Iselin ou Sonnenfels. S'il fut avant tout historien de la Bavière et éditeur de périodiques – en particulier »Historischer Calender« (1787–1815) et »Beyträge zur vaterländischen Historie, Geographie, Staatistik und Landwirthschaft« (1788–1817) –, ses publications présentent une grande diversité: des pièces de théâtre, des romans (dont »Leben des guten Jünglings Engelhof«, qui fut à la fois le premier et le plus important roman sentimental bavarois des Lumières), des nouvelles, des satires, des descriptions de Munich et de sa région sous l'angle de la géographie sociale, un traité de poétologie, un glossaire du dialecte bavarois, des utopies proches de celle de L. S. Mercier, des manuels scolaires de religion, de géographie et d'histoire. Non seulement toutes ces œuvres sont examinées une à une, mais en intercalant des chapitres synthétiques qui replacent Westenrieder dans le contexte de son temps, et en étudiant les conditions de production des œuvres et leur réception, le livre de W. Haefs, qui se place expressément dans le sillage des travaux des dernières décennies sur des figures de »mineurs« et de »publicistes« des Lumières, dépasse le statut de simple monographie: résolument interdisciplinaires, allant de l'histoire des genres littéraires à l'épistémologie historique en passant par des aperçus d'histoire de la censure, les analyses

qu'il contient offrent un large tableau des Lumières bavaroises, envisagées dans ce qui les distingue ou les rapproche des Lumières protestantes.

Westenrieder est une figure intéressante et ambiguë, à la fois *Aufklärer* et conservateur. Le premier périodique qu'il dirigea, les »Baierische Beyträge zur schönen und nützlichen Literatur« (1779–1781), révèle un réformateur nourri des idées des Lumières qui combat déjà sur deux fronts: les adversaires des Lumières, hostiles à toute réforme, et les libres-penseurs. Il est un pédagogue, soucieux de philosophie morale pratique et de diffusion des Lumières, adepte toute sa vie d'un catholicisme caritatif qui représente à ses yeux la »véritable Aufklärung«. Mais parce qu'il pense que le christianisme constitue un ciment des États auxquels il fournit une assise éthique, il s'engage à partir des années 1780 dans un combat sans fin contre les tendances laïques de son temps et dans la défense de l'Église contre les *Aufklärer* plus radicaux comme Nicolai, Pezzl, Winkopp ou Wekhrlin. Dès lors, les accents de ses thèses se déplacent. Après avoir critiqué les processions et les superstitions et voulu, comme Marie-Thérèse à Vienne et Maximilien III Joseph à Munich, que l'Église soit soumise à l'État, il demeure certes par la suite largement sur ces positions, mais dirige ses attaques contre les Lumières françaises, critique la politique religieuse de Joseph II et va même jusqu'à se rapprocher des positions du catholicisme réactionnaire d'un Martin von Cochem, qui est une des cibles favorites de Nicolai ainsi que de nombreux *Aufklärer* bavarois et autrichiens.

W. Haefs est donc fondé à contester l'interprétation fréquente selon laquelle Westenrieder serait devenu conservateur vers la fin des années 1780. En fait, il a toujours défendu une position réformatrice, modérée et soucieuse de la place de la religion dans l'État, position qui est au demeurant celle de la plupart des *Aufklärer* bavarois des années 1770 (à l'exception de quelques Illuminés, que Westenrieder côtoie brièvement en 1778). Son orientation fut donc toujours celle d'un conservateur à l'intérieur même de l'*Aufklärung*. Il est de ces *Spät- und Volksaufklärer* qui campèrent toute leur vie sur les positions idéologiques des années 1760, celles mises en pratique par Maximilien III Joseph, fondateur de l'Académie des Sciences de Munich en 1758/59. Westenrieder ne cessa de dénoncer certains dysfonctionnements de l'État, comme les privilèges indus, mais il rejeta les principes politiques de la Révolution française (y compris Montesquieu). Hostile à tout dépassement de l'absolutisme d'État, il ne se reconnaîtra plus dans l'*Aufklärung* des années 1780–1790, qui ne lui paraît pas prolonger celle des années 1760–1770. En philosophie, il se percevra toute sa vie comme un empirique, affichera une attitude antispéculative et antithéorique, ignorera Kant et l'esthétique de Schiller, rejettera le discours autoréflexif des *Aufklärer* des années 1780 (qui demeure certes presque exclusivement le fait des protestants d'Allemagne du Nord). Toutefois, s'il défend la pédagogie du »dressage social« typique de la *Spätaufklärung*, il ne pensera jamais, même après la Révolution française, comme tant de *Spätaufklärer* conservateurs, que la diffusion des Lumières dans la population paysanne puisse être nuisible.

En littérature aussi, il demeure un homme des années 1760, indéfectiblement attaché à Richardson et à la poétique de l'idée d'utilité morale et sociale qu'on commence pourtant à critiquer dans les années 1770. Toutefois, son »Einleitung in die schönen Wissenschaften« (1777) manifeste déjà un certain électisme (à côté des auteurs »sentimentaux« de l'*Empfindsamkeit*, il admire aussi Lessing et Klopstock). Au début des années 1780, sa pratique prend de l'avance sur sa théorie puisque son récit »Johann Flemming« dépasse lui-même l'esthétique de l'*Aufklärung* et le modèle de la littérature sentimentale valorisant la vertu, ce qui constitue un indice d'ouverture dont témoignent aussi son vif intérêt pour le roman et l'attention qu'il porte à la conception herdérienne de la littérature.

Le rejet des idées nouvelles explique également que ce patriote bavarois ne soit jamais devenu, même au XIX^e siècle, un patriote allemand. Tous les périodiques qu'il dirige, depuis les »Baierische Beyträge« de 1779–1781, entendent promouvoir les valeurs de l'*Empfindsamkeit*, les arts et le bon goût en Bavière. Avec ses »Beyträge zur vaterländischen Historie,

Geographie, Statistik und Landwirthschaft» (1788–1817), il espère donner de nouvelles impulsions aux Lumières munichoises, après la crise des Illuminés. Ses travaux d'histoire locale, qui constituent la partie la plus importante et la plus originale de son œuvre, se fondent sur la conviction que seul l'enseignement de l'histoire régionale bavaroise peut constituer le fondement d'une éducation patriotique capable de faire obstacle aux évolutions selon lui funestes que connaît la Bavière de Karl Theodor.

Même dans le domaine de l'historiographie, où l'essentiel de son apport concerne l'histoire régionale (le »Historischer Calender« de 1803–1806 contient toutefois l'esquisse d'une histoire de la guerre de Trente Ans par laquelle il entend concurrencer Schiller), il est à la fois moderne et en décalage par rapport à quelques grandes innovations de son temps. En consacrant dans ses périodiques – »Jahrbuch der Menschengeschichte in Baiern«, »Historischer Calender«, »Beyträge zur vaterländischen Historie...« – de nombreuses contributions à la géographie, à l'économie, à l'agriculture, à l'artisanat, aux institutions, aux coutumes, aux rites, il rompt avec les cloisonnements habituels des disciplines et aborde, en partie à travers des données statistiques, les objets d'»histoire de la civilisation« auxquels s'attachent désormais les »nouveaux historiens« allemands de son temps. L'intérêt pour l'histoire locale elle-même, déjà représentée en Bavière par Aventin et Daniel Stadler, s'intensifie après 1770. Comme Gatterer, il est animé du souci permanent de séduire pour élargir le lectorat de l'histoire. En voulant assumer à la fois les fonctions de chercheur érudit et de rédacteur de livres d'histoire, il participe, bien qu'extérieur à l'université, au processus de professionnalisation de la discipline historique. Certaines de ses thèses sont »modernes« également: une nouvelle vision du Moyen Age, des perspectives marquées de réflexion herdérienne, l'affirmation de l'immanence du progrès, l'orientation patriotique. En revanche, ses mérites ne sont guère d'ordre épistémologique (il publie certes de nombreuses sources, mais cet historien autodidacte manque de méthode critique), ni conceptionnel (il pratique l'exposé annalistique). On retrouve ses forces et ses faiblesses dans sa »Geschichte der Baierischen Akademie der Wissenschaften« (deux tomes, 1784 et 1807), sa contribution la plus importante à l'histoire bavaroise. Il s'agit certes d'une entreprise qui n'a guère d'équivalent dans l'Allemagne d'alors, hormis le livre de Pütter sur l'université de Göttingen (1768). Toutefois, de même qu'il n'égale pas Möser ou Spittler dans ses travaux d'histoire locale, cet énorme travail de compilation documentaire ne tient pas toutes ses promesses. Westenrieder entend y retracer l'histoire de l'Académie des Sciences de Bavière depuis sa fondation en 1758–1759, mais en fait il élude largement l'histoire interne de l'Académie, et plus encore son intégration dans les réseaux européens de la sociabilité savante, au profit d'une perspective plus »bavaro-centrique«, une histoire de la vie intellectuelle munichoise dont l'objectif est doublement apologétique: valoriser la Bavière aux yeux de l'étranger et surtout faire l'éloge du règne de Maximilien III Joseph et de sa politique de réformes. Quant au tome 2, paru en 1807, Westenrieder y rompt avec sa vision antérieure qui imputait à Maximilien III Joseph le mérite d'avoir engagé dans les années 1750 la Bavière sur la voie des Lumières, car il lui importe avant tout désormais de montrer, au mépris de certains faits historiques, que l'Allemagne catholique ne présente, vers le milieu du siècle, guère de retard sur l'Allemagne protestante.

Fondé sur une méthodologie pluridisciplinaire très sûre, l'ouvrage de W. Haefs ne réussit pas seulement à mettre excellemment en évidence, grâce à ses minutieuses analyses de la totalité de l'œuvre, l'osmose du réformisme et du conservatisme chez Westenrieder: il illustre la complexité des Lumières tardives, leurs contradictions, leur versant radical et leur versant conservateur, les impasses dans lesquelles elles s'engagent, sans jamais perdre de vue les rapports entre Lumières catholiques et protestants. Le présent ouvrage, auquel la référence constante à Westenrieder permet d'échapper aux généralités d'une opposition Nord-Sud schématique, réussit ainsi pleinement à être une importante contribution novatrice à la connaissance à la fois de l'*Aufklärung* catholique et de la *Spätaufklärung*.

Gérard LAUDIN, Paris